

*S. Sébastien soigné par Irène.* Dans cette version du thème conservée au Louvre (c. 1649) s'exprime, au-delà de la lamentation des femmes, l'apaisement d'un homme mûr qui a apprivoisé mort et douleur.

*Job et sa femme,* Musée départemental des Vosges, Épinal. Dans cette figure biblique du juste persécuté, préfiguration du Christ lui-même, on peut aussi voir l'image de l'homme blessé dans ses espérances.

*D'octobre à fin janvier, la Réunion des Musées nationaux présente à Paris une rétrospective de cet artiste, finalement bien mal connu...*



# La nuit mystique de La Tour

PAR AGNÈS LACAU ST GUILY

**T**out, aujourd'hui encore, demeure interrogation en ce qui concerne Georges de La Tour, peintre lorrain de cette première moitié du 17<sup>e</sup> siècle qui fut celle de Descartes et de Pascal, du cardinal de Bérulle et de Vincent de Paul, mais aussi de la Guerre de Trente Ans qui ravagea l'Europe et laissa exsangue la Lorraine, terre natale de l'énigmatique La Tour. Une certitude biographique : les dates de son état civil. Celle de sa naissance en mars 1593, à Vic-sur-Seille en Moselle,

dans une famille d'artisans aisés ; celle de sa mort le 30 janvier 1652, à Lunéville, où il s'était installé dès 1620. Soixante années d'une vie sur laquelle les archives ne livrent que de rares jalons : le mariage en 1617 avec Diane Le Nerf, fille de l'argentier du duc de Lorraine ; une maisonnée nombreuse ; l'embauche d'apprentis ; l'achat à prix fort d'une maison avec grange et pré ; un séjour à Paris avant 1640 d'où il revient gratifié du titre de *peintre ordinaire du*

*Roy*. Titre fort prisé en ce temps, qu'il se sera seul à porter dans une Lorraine occupée par la France dès 1634, gouvernée en son nom à partir de 1643 par le Maréchal de La Ferté auquel la municipalité de Lunéville offrira avec une belle régularité des toiles de La Tour en cadeau de fin d'année. Parmi celles-ci : "Une Nativité", présentée en 1644, dans laquelle il est séduisant de reconnaître la magnifique *Adoration des bergers* du musée du Louvre.



Tout est hypothèse à propos d'un peintre auquel la postérité confisqua si longtemps la mémoire. Ainsi en est-il de la formation du jeune La Tour, ou des voyages qui l'auraient mené à Rome et aux Pays-Bas. Quand ? Dans sa jeunesse afin de parachever l'apprentissage d'un métier dont il posséderait la maîtrise absolue ? Lors des événements tragiques qui endeuillèrent la Lorraine et obligèrent nombre de ses habitants à fuir loin d'elle ? Les quelques faits avérés, auxquels s'ajoutent une poignée d'actes notariés mentionnant le peintre La Tour en qualité de parrain ou de témoin, suffisent pourtant à esquisser en ombre chinoise le portrait d'un homme qui chercha à devenir gentilhomme, y parvint, se comporta comme tel. Portrait d'un homme considéré, recherché pour son talent, craint pour son caractère chatouilleux. Portrait d'un homme ambitieux dont l'art, d'une bouleversante densité humaine et spirituelle, contredit la supposée vanité pour laisser deviner les interrogations et la quête.

En Georges de La Tour, silencieux et secret, le peintre à la technique habile se double d'un poète qui aime la simple beauté des objets quotidiens. Il aime le satiné d'un tablier de paysanne endimanchée, le cuir usé d'un vieux godillot, une bougie dans son chandelier de laiton, une paire de dés, un jeu de cartes. La Tour les peint avec doigté, les dispose avec intelligence, ne les rend jamais accessoires mais les transforme en signes de la dualité du monde ou de la fuite du temps. Un miroir ▶







**Saint Thomas, dit «à la pique», musée du Louvre. Peinte vers 1630, cette toile, symbolique de la souffrance par la présence de la lance, exprime aussi une amère réflexion sur l'homme lui-même et ses doutes.**

## ADORER HUMBLEMENT LA GRANDEUR DE DIEU

**Pour adorer ... l'entendement se doit proposer la grandeur de Dieu, qu'il est Être incréé, source de tout l'être créé, qu'il est puissant, source de toute chose. Faut considérer qu'il est Être parfait, et faut que l'entendement soit humble, et qu'il réfère tout à cette fin d'adoration qu'il a pour objet... La lumière est plus grande dans l'entendement, et l'assujettissement est plus grand en la volonté. Voilà pourquoi nous devons adorer Dieu par l'entendement, c'est-à-dire par lumière et connaissance ; par la volonté, c'est-à-dire par assujettissement et par très profonde subjection de nous-mêmes consentant à cette adoration.**

**P. de BÉRULLE, Notes et entretiens, Cerf p. 497**

des bijoux ou des livres, évocateurs de l'élégance et du savoir, rappellent à la femme absorbée dans sa méditation la fragilité de la beauté et de la connaissance qui se consumeront comme la flamme d'une bougie blanche avant qu'elle-même redevienne poussière (*Madeline pénitente*, New York, Paris). La vie est éphémère, la séduction n'est qu'un leurre pour tromper l'innocent et le faire trébucher. Le plus malin triomphe

de l'ingénu bafoué dans ces toiles fameuses où La Tour met en scène le monde désabusé de la rue et du jeu, à moins qu'il ne veuille signifier combien la sottise d'un jeune fat ne mérite guère mieux que la fourberie d'un tricheur.

Sans doute est-ce à la fin des années 1630 que La Tour peint l'éclatante *Diseuse de bonne aventure* (New York, Metropolitan) où tout n'est que jeu. Jeu des contrastes entre l'éclat des visages des jeunes gitanes et la noirceur de leur acte, jeu des regards, jeu des mains qui virevoltent pour délester un imprudent jeune homme de sa montre en or. Jeu sournois que La Tour recommence dans les deux tableaux du *Tricheur* dont *Le Tricheur à l'as de carreau* du Louvre, le plus récent des deux et le plus accompli. Exécuté avant 1640, ce *Tricheur* reprend un thème fréquent dans la peinture et la littérature de cette époque, un thème pittoresque et d'actualité en un temps où le jeu et ses corollaires — la triche et le pugilat — se pratiquent d'un bout à l'autre de l'Europe et de l'échelle sociale au point d'avoir suscité les condamnations du pape Clément VIII. Dans son tableau magistral où la scène à quatre personnages se joue sur un

## À lire sur le sujet

- Th. BAIJOU, *De La Tour*, Hazan, 1985
- P. CHONÉ, *Georges de La Tour, un peintre lorrain au XVII<sup>e</sup> siècle*, Castelman, 1997
- A. LACAU ST GUILY, *La Tour, une lumière dans la nuit*, Mame, 1992
- J.-Cl. LE FLOCH, *Le Signe de contradiction. Essai sur Georges de La Tour et son œuvre*, Presses Universitaires de Rennes, 1995
- P. QUIGNARD, *Georges de La Tour*, Flohic Éditions, 1991
- P. ROSENBERG, F. MACÉ de L'EPINAY, *Georges de La Tour, vie et œuvre*, Office du Livre, 1973
- F. SOLESMEs, *Georges de La Tour, La Guilde du Livre et Clairefontaine*, 1973
- J. THUILLIER, *Georges de La Tour*, Flammarion, 1992
- *Tout l'œuvre peint de La Tour*, Flammarion, 2<sup>e</sup> édition 1985

tempo lent, dans l'ambiance oppressante d'un huis-clos, La Tour dépasse le simple épisode de la dupe mystifiée. Il peint l'instant fatal précédant le drame, quand le garçon crédule, tel un Fils prodigue, achèvera la dissipation de ses biens dans le jeu, le vin, l'amour véral. L'œuvre éblouit par la finition des moindres détails, par la grande beauté de sa palette où domine le cinabre (couleur rouge extraite du sulfure de mercure), par le juste équilibre de sa mise en page avec ce réseau invisible de droites et de diagonales isolant les trois aigrefins dans le cercle étroit de leur sombre visée. Tous se taisent, mais les regards parlent, les mains agissent, les gestes désignent. Au tricheur d'abattre son atout, à la servante de servir le vin pour perdre ce jeune insensé égaré dans un monde où le diable réclame inévitablement sa part





**La diseuse de bonne aventure, conservée au Metropolitan Museum of Art de New York, date des années 1632-35. Une scène de rue où des malfrats se jouent d'un jeune imprudent.**

où le décor se réduit à l'essentiel. Il les peint entourés d'un troublant mystère dans des toiles en nombre aujourd'hui réduit, rarement datées, à la chronologie incertaine. Des toiles dont les sujets sont toujours simples et graves, telle la naissance d'un enfant (Rennes). Ce *Nouveau-né* est l'une des "nuits" de La Tour les plus intenses, les plus sacrées avec

dans l'œuvre de Dieu.

Ainsi pensait Bérulle dans son *Traité des énergumènes* ou saint Pierre Fourier, haute figure religieuse lorraine, témoin passionné de son temps, celui de La Tour qui le rencontra peut-être ou du moins connut sa pastorale faite d'une infinie bonté envers son prochain. La Tour lui rendrait-il hommage dans ces belles figures d'apôtres à l'écorce rude, caractéristiques de la veine réaliste des œuvres de jeunesse (Albi, musée Toulouse-Lautrec) ? Là sont peints des hommes du commun, debout, un bâton à la main, investis de leur seule mission, sans auréole ni autre signe de gloire. Le front est buriné et les mains calleuses, le visage est impassible, à peine las, mais le regard est intense, tourné vers l'âme. Quelques années plus tard, à une date proche de celle de la première version du *Tricheur*, La Tour représente saint Thomas dans une toile puissante, d'un raffinement extrême dans le rendu de la matière, des détails, des couleurs tel le bleu indéfinissable du manteau jeté sur un justaucorps d'une douce blondeur (Louvre). Plus extraordinaire encore est

le visage sévère au regard farouchement baissé du vieil apôtre figé dans l'insupportable souvenir de son incrédulité. Sa foi, à lui, homme de bien, a vacillé. Mais la déloyauté ne guette-t-elle les justes comme les gredins : ce vieillard, peut-être moins aveugle qu'il n'y paraît (*La Rixe des musiciens*, Malibu), ou saint Pierre, qui renia par trois fois avant le chant du coq et pleura amèrement sur sa fidélité brisée (Nantes, Cleveland) ? Serait-ce là l'intime conviction d'un peintre en qui semble parfois se combattre le sceptique et le croyant ? Nul ne le saura jamais. Tout est subtilité, sens caché, dualité dans la peinture de La Tour, observateur lucide de l'être humain dont il fait le sujet unique de son œuvre entier où l'anecdote est sacralisée et l'ascèse transcendée.

### **Exprimer l'ineffable à travers la peinture d'hommes ordinaires**

Obstinément, La Tour peint des femmes, des hommes, parfois des enfants dans des scènes intemporelles

ces deux femmes isolées chacune dans sa méditation inquiète pour veiller, à la lueur cachée d'une flamme, un tout-petit endormi. L'enfant est pitoyable de fragilité mais irradié de lumière, et son petit corps chétif promis à une mort inéluctable dit le drame de toute naissance et l'humble grandeur de la nativité de Jésus-Christ. Peu d'années auparavant, vers 1644, La Tour avait peint le même enfant enseveli dans ses langes, rayonnant dans l'obscurité d'une *Adoration des bergers* (Louvre). Cinq paysans prient, assis en un demi-cercle se déployant en une douce corolle autour du nouveau-né. L'enfant, éclairé par la pauvre chandelle de Joseph, est le cœur du tableau ; il luit dans les ténèbres car il est la "lumière du monde pour éclairer les nations" (Luc, 2, 32) ; il dort, anéanti de sommeil, revêtu de l'impuissance de cet état d'enfance que Jésus choisit de connaître, en signe de totale humilité. Près du berceau de paille, s'est faufilé l'agneau du berger, l'Agneau de Dieu, annonce du sacrifice de la Croix que préfigurent, ailleurs, deux solides poutres équarries posées dans la





**La Madeleine Terff, dite aussi Madeleine à la veilleuse (Louvre) serait la plus récente des quatre toiles consacrées par La Tour à ce thème qui rappelle les «vanités» alors très à la mode.**

pénombre de l'atelier du charpentier (Louvre). Là aussi, dans ce tableau fascinant d'apparente simplicité, éclatant d'ors et de bruns, la réalité de la vie quotidienne rejoint le mystère de l'humanité du Verbe Incarné dont le cardinal de Bérulle s'était fait l'apôtre, enjoignant aux hommes du 17<sup>e</sup> siècle de contempler les mystères de l'Incarnation, de les méditer, de les vivre. Le Christ n'a-t-il pas pleinement assumé sa condition d'homme, du dénuement de la naissance jusqu'aux souffrances et à la mort, sans oublier la nécessité du labeur ? Est-ce là ce que veut exprimer le dialogue silencieux de la vieillesse et de l'enfance si magnifiquement composé dans le *Saint*

*Joseph charpentier* où une secrète complicité unit le vieil artisan et l'Enfant dont, seul, le visage inondé de lumière est signe de divinité ? Jésus est un proche et un modèle. Il est celui qui mène à Dieu: tel devrait être, alors, le sens à donner à la réflexion de La Tour, trop conscient de la vanité du monde pour ne pas avoir guetté une vérité autre, plus essentielle ?

Une vérité qu'il aura cherchée dans les grands "nocturnes", avec ardeur, opiniâtreté, alors qu'il vit les dix dernières années de sa vie dans une Lorraine abominablement meurtrie en train de se reconstruire. Des nocturnes graves aux volumes puissants, géométriques parfois. Les douces volutes du remarquable *Songes de saint Joseph* (Nantes), les courbes amples des *Madeleine repentante* deviennent audacieuse stylisation dans le stupéfiant *Job et sa femme* (Épinal) où l'homme, abandonné de Dieu, est

misérablement assis sur un cube de pierre aux arêtes vives. Ce tableau d'une fulgurante beauté est le plus énigmatique car le plus intime de l'œuvre de La Tour. C'est un tableau prodigieux de hardiesse plastique, bouleversant de violence contenue. *Job* est l'aveu d'une sourde amertume devant les malheurs d'une Lorraine asservie à la France et à l'honneur bafoué. Il est aussi témoignage de confiance en un pays qui renaît de ses cendres.

Tel Job qui résista aux épreuves, tel saint Sébastien qui survécut à ses blessures. Tout est symbole de la Passion du Christ et de la déposition de croix dans ce *Saint Sébastien soigné par Irène* (Paris, Berlin) d'une beauté pure, d'une rigueur absolue, où quatre femmes éplorées dans la nuit égrènent leurs sanglots muets devant le corps étendu du soldat supplicié mais toujours en vie. Les quatre saintes femmes sont immobiles, aussi nobles qu'étaient perfides les quatre bohémienne agiles. Du côté pile de la vie à la paix retrouvée, La Tour aura ainsi conté la simple histoire des hommes. Il aura fait de son œuvre une parabole émouvante qu'il éleva à la hauteur d'un exercice spirituel d'une force inégalée dans ces toiles où la flamme d'une bougie éclaire la nuit mystique. À travers ces êtres perdus dans la contemplation de l'Ineffable, c'est peut-être sa propre foi qu'il a interrogée, méditant, mais on ne sait, ce principe d'Ignace de Loyola : «il faut premièrement regarder Dieu et non pas soi-même, et ne point opérer par ce regard recherche de soi-même, mais le pur regard de Dieu». ■

## L'AUTEUR

*Docteur en histoire de l'art (L'enfant dans la peinture française du 17<sup>e</sup> siècle), Agnès Lacau St Guily collabore régulièrement à Notre Histoire. Elle a participé au Dictionnaire du Grand Siècle (Fayard, 1990). Elle est l'auteur de La Tour, une lumière dans la nuit (Mame, 1992), de Caravage, au nom de la mère (Mame, 1994) et de Grünewald, le retable d'Issenheim (Mame, 1996). Elle a travaillé à l'élaboration du catalogue raisonné de l'œuvre d'Odilon Redon établi par le Wildenstein Institute (3 vol., 1992-1996).*